

## Fugue furieuse

Daniel Carrière

Numéro 37, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15173ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Carrière, D. (1988). Fugue furieuse. *Moebius*, (37), 79–84.

DANIEL CARRIERE

*Fugue furieuse*

A Guy Ménard

*Hôpital Saint-Luc, le 9 janvier.*

Je m'appelle Denis Trépanier, mais je n'ai jamais possédé de Volvo bourgogne. Pour ce que j'en aurais fait... Je déteste les voitures. J'ai habité la rue Marquette, mais il y a peu de chances que j'y retourne. Contrairement à l'autre Denis Trépanier, je ne couche pas avec les hommes. Mon père a vu d'assez près à mon éducation, à sa manière, envers et contre toutes conventions. Il avait une idée bien singulière de la démarche à suivre, le bougre. J'ajouterai pour terminer que j'avais déjà 16 ans quand mon père m'a initié aux plaisirs particuliers de l'anus. Il me récitait, de Genet : «A l'égard des voyous que je tiens dans mes bras, ma tendresse et mes baisers passionnés aux têtes que je caresse, que je recouvre doucement de mes draps, ne sont qu'une sorte de reconnaissance et d'émerveillement mêlés.»

Je suis devenu trafiquant de stupéfiants aussitôt que mon père jugea complétée mon éducation sexuelle. Depuis, même si je me suis toujours couché aux côtés des femmes, si je ne me fais pas fourrer, je ne dors pas...

Le 3 janvier, on cogne à ma porte. Le mot est peut-être un peu faible; la manière, en tout cas, était forte. Je recevais la visite des forces constabulaires. Je savais bien que le piège se refermerait un jour, on y met le pied pour le voir s'étrangler sur les dents d'acier. J'avais laissé sur la table une quantité coupable de cocaïne. J'avalai le sachet.

Je n'aurais pas pu l'avalier avec plus de maladresse.

En fait, le sac s'est logé dans mon oesophage, mon cerveau a manqué d'oxygène et je suis tombé dans le coma.

Depuis quelques jours (je ne les compte plus), mon être existe autour de moi plutôt qu'en moi: le bruit du respirateur volumétrique ponctue mon existence qui a perdu le souffle dans sa course au délire, le moniteur cardiaque sautille et utilise un réflexe qui m'indiffère totalement, des milliers de gout-



tes circulent dans une dizaine de tubulures qui les conduisent à mon corps pour lui fournir la chimie vitale que ma physiologie en panne refuse de produire.

Je pense à ma superbe collection de clés. Je les ai toutes faites encadrer. Ma collection occupe une pièce entière de l'appartement. Mes clés n'émerveillent que moi.

Je vois une clé sur le mur ouest de la pièce. Une clé sans porte. Je l'ai ramassée dans la ruelle, un soir de juillet, parce que mes initiales y étaient gravées.

Dans quelques heures (je ne les compte plus), je serai probablement mort. Tout ce qui me reste d'énergie me sert à recréer cette clé dans tous ses détails, parce que les clés sont ce qu'il y a de plus important dans un monde où on ouvre les portes pour les refermer aussitôt derrière soi.

\* \* \*

*Journal de Pascal, du 1er au 9 janvier*

Il n'a pas laissé de graffiti sur les murs de la salle de bain, Denis n'a pas oublié le carnet aux mille mots entassés d'amour impossible. Parti.


Denis me disait souvent que je parlais une autre langue. Je ne savais pas ce que je sais aujourd'hui... le temps qui s'échappait n'oubliait personne dans sa fuite. Nos orgasmes ne se privaient de rien, avec empressement, cris à l'appui. La gymnastique était salubre, on y croyait avec nerf: le gros.

\*

Il stationnait sa Volvo dans la ruelle où il passait le plus clair de son temps. Il lui prodiguait tous les soins d'usage. Deux années de concubinage ne m'ont rien appris sur les moteurs, pas plus qu'elles ne m'ont fait connaître davantage mon prince en chienne grise, de poussière et d'huile, au tissu durci et aux gestes guidés par les outils lourds. Notre relation reposait sur des constructions trop fragiles pour se passer de solides remparts, que nous érigeions à l'aube, avant même de nous adresser un seul mot. Denis s'émerveillait quand même, avec une bonne humeur désarmante.

Ses efforts, qui consistaient à percer mon scaphandre, réussissaient à me rendre tout à fait détestable. A force de répondre par le mensonge, je suis devenu transparent, je crois. J'habite toujours la rue Marquette, je n'ai pas vraiment l'intention de quitter l'appartement. Puisque Denis n'a laissé aucune





trace de son passage, je me retrouve ici sans mémoire. Qui donc est venu habiter, le temps de sept cent quatre-vingt-huit et quelques éjaculations, les concessions de ma sexualité.

\*

Ce matin dans le métro, un guitariste jouait *Les jeux interdits*. L'acoustique est très bonne dans le métro, c'est de notoriété publique, la mélancolie aussi. Je suis resté devant le guitariste quelques instants pour l'écouter, et je pensais : les jeux interdits sont nombreux de nos jours, surtout depuis que les appâts rances nous tendent leur hameçon : interdit de s'attacher, interdit d'imaginer l'avenir, interdit d'interdire la solitude, l'amour est une interdiction camouflée, gonflable, la révolution sexuelle n'aura fait que des victimes. Le bonheur est téméraire, il se promène du côté des gouffres pour montrer qu'il n'a pas le vertige mais il vacille au moindre courant d'air.

\*



En dépit du conflit, que j'assimilais à la démarche normale du couple, au fil de laquelle nous élaborions notre définition de la dualité... j'étais complètement heureux avec Denis. Je me demande, aujourd'hui, à voix haute, à voix basse, dans le noir, je me demande ce qui a bien pu briser le miroir?

\*

Tout n'est pas à refaire, au contraire, je ne recommencerais pas cette escalade pénible, pas envie de retrouver les mêmes escaliers qui m'ont mené au dernier palier, au sommet d'une peine que j'ai du mal à ressentir. Le célibat n'est pas la conséquence d'un libre arbitre, il n'a rien de sanctifiant et n'a rien à voir avec la liberté. On le revêt un matin d'hiver parce que la Volvo bourgogne n'est plus stationnée dans la ruelle, parce que les petits gestes intimes qu'on prenait pour de l'amour sont en fait des grandes claques dans la face, quand on apprend la vérité sur nos sentiments irresponsables.

Denis est resté un inconnu pour moi. Bien sûr, je connaissais son corps par coeur, mais son coeur, resté dans le coffre de sa chère voiture, est parti avec lui. Il l'a toujours gardé secret, sur des autoroutes qu'il fendait en deux à 150 kilomètres à l'heure : il ne roulait pas sa mécanique sur mon corps. Ce qu'il traînait au lit et qui se mettait à battre frénétiquement était un simulacre, une parodie, une convenance pétaradante, une parade cavalcadante. Mais il a sauvé son coeur.

\*



Les moineaux qui grelottent, liés entre eux par une étrange solidarité, dans leur condition de minus volatiles, incontestibles et mangés par les puces, partent à la conquête d'un ciel qui leur appartient déjà. Les jours peuvent bien s'ennuyer, ils se répètent.

J'ai bien assez du vide et des moineaux, d'une absence trop parfaite contre le quotidien et ses symptômes concomitants, pour verser mes larmes dans mes propres vases clos.

n.b. : L'amour à gamètes a rencontré l'âme ouragan!

\*

Le phénix n'est pas au rendez-vous pour renaître des cendres que je retrouve sous le tapis. La poussière qui monte dans ma gorge, elle, gratte en montant les couches de nicotine que j'y laisse.

n.b. : L'âme ouragan-graine a rencontré l'amour agaçant!

\*

Je l'entends dire: «C'est pas la fin du monde!» Evidemment, il a raison, pourquoi donc est-ce que j'en doute? Pourquoi est-ce que j'ai peur de ne plus avoir envie de retrouver ma mémoire.



Pourquoi est-ce que j'ai peur que mon ouragan devienne stérile. Mon amour à gants stériles.

\* \* \*

#### *Les Laurentides, le 9 janvier*

«C'est tout de même pas la fin du monde», se dit-il, et il accéléra. La rupture d'avec Pascal lui avait laissé un arrière-goût insupportable. Il avait fui avant que ne s'écroule l'édifice de ses illusions. Il avait pris la clé des champs, le chemin des vaches, cherché des montagnes à gravir et à dévaler. Depuis dix jours, la Volvo se traînait sur des routes tortueuses, au pied et au sommet des Laurentides, maillon d'une chaîne abstraite, petite tache bourgogne qui donnait du poids, ou de la vitesse, à sa colère.

Agrippé au volant, Denis Trépanier se laissait questionner par l'élan qui fonçait sur lui et auquel répondait le sien. Ses larmes cristallisées avaient déposé sur ses yeux une croûte de sel qui les brûlait. Ses mains, qu'il croyait libres, étaient enchaînées au volant.



En quittant Montréal, il s'était rendu au motel Le Colibri où il avait élu domicile. Chambre banale. Un espace grand comme sa main s'opposait au hall fleuri de l'appartement qu'il venait de quitter. Un cubicule déprimant, placardé de linoléum usé jusqu'à la colle, d'une laideur impossible.

La chambre à coucher de Pascal s'était effacée d'elle-même, comme si elle n'avait jamais existé; le lit n'est plus ni trop vaste, ni trop étroit. Dans sa chambre banale, il s'endort vite pour se réveiller tôt, le sommeil lourd et sans rêve. A l'aube ses yeux s'ouvrent sur un plafond parfaitement symétrique, sur des angles distants, discrets et tristes, qui ne cherchent pas à se refermer sur lui.

Le 1er janvier, Pascal lui avait présenté les détails de son équation, comme il l'avait nommée, une fantaisie lugubre pour un début de l'an, imaginée devant un café fort sur la rue Saint-Denis, les yeux dans son beurre persiflé, la main grêle.

— «Ce soir j'écrirai dans mon journal que tu n'as pas laissé de graffiti sur les murs de la chambre, que tu es parti sans rien oublier. Le bonheur est téméraire, cher, et les gouffres me fascinent.» Pascal parlait une autre langue et Denis, pour la première fois, la comprenait.

Pascal se tut. Ses mains lui couvrirent le visage; il soupira lentement, longuement, dans un état proche de l'indigestion. Il vint à Denis l'idée d'étourdir Pascal davantage:

— «Est-ce que je dois comprendre que tu ne pars pas avec moi?»

La folie des autres est une terre fertile, et le nombre de ses terres cultivables est grand. La cervelle de Pascal était une page candide pour Denis, sa plume de chrome et ses mots enduits de cambouis. Comme toujours, Pascal avait raison: Denis ne pouvait plus rester.

Contre toute la passion qu'il opposait à sa peine, son amour n'en demeurait pas moins fragile, vulnérable, propulsé sur une route insupportable, s'étirant vertigineuse, encaissant le soufflé de sa rage et le râle de sa souffrance, amer et rapide, mélancolique, morbide, trop vite...

La sirène le tira de sa torpeur. Ce n'était pas la première fois qu'il avait affaire à la police pour excès de vitesse. Il stationna sur l'accotement, la voiture noire, bleu, rouge, bleu, rouge, bleu, rouge... en avait fait de même, juste derrière lui. Le policier s'avança assez typiquement, lentement, vers la portière bourgogne, cherchant le carnet dans sa poche. Il demanda à

Denis ses papiers et se dirigea ensuite vers sa voiture. Il revint au bout de quelques secondes pour lui demander s'il n'avait pas habité la rue Marquette, ou s'il y habitait toujours.

— «Comment? Oui, oui, mais je n'habite plus la rue Marquette!»

— «Voulez-vous bien me suivre.»

Le policier lui demanda de déposer les mains sur le toit de la Chevelle; il le fouilla et lui passa les menottes aux poignets. Son acolyte lui récitait ses «droits», le droit surtout d'être soupçonné de... avec une intonation dans la voix qui parut tout de même sympathique à Denis, compte tenu des circonstances. Il cherchait toutefois à comprendre ce qui lui arrivait, sur cette route déserte, à 100 kilomètres et quelques montagnes de Pascal, de la rue Marquette.

Les policiers finirent par lui dire qu'il était recherché pour trafic de stupéfiants. Denis protesta, en vain. Les justiciers allaient le conduire au poste où son identité serait contrôlée. Au poste, après qu'il eût vidé ses poches et déposé leur contenu dans une enveloppe, un policier le conduisit dans la cellule où il allait passer la nuit. Les empreintes digitales et la photo de Denis Trépanier seraient acheminées de Montréal le lendemain ou le surlendemain.

Pascal aurait voulu que Denis soit quelqu'un qu'il n'avait jamais été et qu'on aurait pu, à la rigueur, prendre pour un autre. Denis ne s'empêcha pas de penser que si, en effet, il s'était substitué aux désirs de Pascal, il n'y aurait eu que les murs de la prison qui eussent été différents. La même incarcération. On tombe en amour pour se faire vider les poches et le crâne.

La prison n'était pas le motel, mais les angles n'étaient pas moins dociles. Le malentendu serait mis au clair dans un jour ou deux, ils repartirait dans sa Volvo. Parenthèse, ni plus ni moins.

Il glissa les mains dans ses poches, sa main droite heurta un objet qui n'aurait pas dû s'y trouver. Denis retira l'objet: la clé de sa voiture, sur laquelle il avait gravé ses initiales, celle-là même qu'il avait perdue dans la ruelle derrière la rue Marquette, quand il y avait aménagé.